Document generated on 10/11/2024 10:29 p.m.

Études internationales

Système et crise en politique internationale
System and Crisis in International Politics

Michael Brecher

Volume 15, Number 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI: https://id.erudit.org/iderudit/701745ar
DOI: https://doi.org/10.7202/701745ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)
1703-7891 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Brecher, M. (1984). Système et crise en politique internationale. *Études internationales*, *15*(4), 755–788. https://doi.org/10.7202/701745ar

Article abstract

This paper is designed to enrich basic concepts. The specific goals are twofold: to stimulate a renewed interest in a System orientation to international relations ; and to prepare the g round for an analysis of the system-crisis linkage, that is, crises as international earthquakes or triggers to System change. The first section analyses approches to international Systems. In the light of their shortcomings a revised definition of a System is presented, along with a discussion of the core System components - structure, process, issue, boundaries, context and environment. The second part attempts to break fresh ground on the concepts of stability and equilibrium. The third section provides a new perspective on systemic crisis. Part four confronts the major task of linking the unit and System levels of crisis analysis, conceptually and empirically.

Tous droits réservés © Études internationales, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SYSTÈME ET CRISE EN POLITIQUE INTERNATIONALE

Michael BRECHER*

ABSTRACT — System and Crisis in International Politics

This paper is designed to enrich basic concepts. The specific goals are twofold: to stimulate a renewed interest in a system orientation to international relations; and to prepare the ground for an analysis of the system-crisis linkage, that is, crises as international earthquakes or triggers to system change. The first section analyses approches to international systems. In the light of their shortcomings a revised definition of a system is presented, along with a discussion of the core system components – structure, process, issue, boundaries, context and environment. The second part attempts to break fresh ground on the concepts of stability and equilibrium. The third section provides a new perspective on systemic crisis. Part four confronts the major task of linking the unit and system levels of crisis analysis, conceptually and empirically.

RAISON D'ÊTRE

Les spécialistes de politiques internationales ont toujours été déçus de ne pouvoir élaborer de théories sur l'évolution du système international. Bien que l'ensemble du phénomène politique ait été décrit de toutes sortes de façons, les représentations qui en ont été faites ne sont pas parvenues à expliquer de manière satisfaisante le changement. Les questions demeurées sans réponse sont en effet fondamentales: que signifie l'expression le système a « évolué » d'un état à un autre? Comment le « changement » se produit-il? Étant donné le peu d'affirmations pouvant être formulées en réponse à ces interrogations, on comprend sans peine le scepticisme et l'indifférence manifestés par les spécialistes à l'endroit de l'analyse des systèmes internationaux.

Cet article tente de surmonter le principal obstacle se posant à l'adoption d'une orientation systémique créatrice en relations internationales – le manque de connaissance sur le changement survenant au niveau systémique. Pour y arriver, il est nécessaire de s'astreindre à deux tâches. Il faut d'abord entreprendre l'étude critique de ce qui a été écrit jusqu'à maintenant sur les systèmes internationaux et le concept de crise systémique, afin de mettre en lumière les lacunes conceptuelles et opérationnelles. À la lumière des recherches antérieures, de nouvelles définitions seront proposées ici et leurs propriétés essentielles seront analysées. Cette évaluation conceptuelle vise à ranimer l'intérêt des chercheurs et à suggérer des avenues

* *Professeur au Département de science politique de l'Université McGill à Montréal.*
Revue Études internationales, volume XV, n° 4, décembre 1984

susceptibles de résoudre les problèmes apparemment insurmontables posés par le concept de transformation du système. Il faut en second lieu identifier les liens qui unissent les niveaux unitaire de l'acteur et systémique global des crises internationales, ce qui fera l'objet de la dernière partie de cet article. Ceci contribuera à l'étude des crises en tant que catalyseurs du changement systémique, ou en d'autres termes comme séismes internationaux.

I – LE SYSTÈME INTERNATIONAL

A — Introduction

Le concept de système international tire son origine de la théorie générale des systèmes qui prit d'assaut les modes de pensée traditionnels des sciences sociales au cours des années cinquante. L'un des pionniers dans ce domaine, Boulding, introduisit les concepts d'échelons ou de niveaux systémiques en proposant « l'arrangement de systèmes et de constructions théoriques en une hiérarchie de complexités, correspondant approximativement à la complexité des 'individus' des différents domaines empiriques », et du développement d'« un niveau d'abstraction approprié à chacun ». Il poursuivait en suggérant neuf niveaux d'analyse, allant des structures statiques ou « frameworks » en passant par les systèmes dynamiques ou « clockworks », jusqu'aux organisations sociales et, au sommet, aux « systèmes transcendants »[1].

Parmi ceux qui ont appliqué la théorie des systèmes à l'étude de la politique, Deutsch élabora un système politique comprenant dix niveaux[2]. Les six premiers niveaux sont, par ordre croissant, les individus, les familles nucléaires, les groupes familiaux élargis, les villages, les petites et les grandes villes. Les quatre niveaux les plus élevés font partie du domaine de la politique internationale. Ce sont les petits États-nations, les États-nations moyens, les grands États-nations, et l'ONU. Dans la perspective des systèmes internationaux, le neuvième niveau est crucial puisqu'il « nous conduit aux puissances les plus importantes et à ce qui constitue la plus grande partie de la politique internationale ».

Pour ce qui est de l'étude de la politique mondiale, McClelland fut probablement le premier à spécifier des niveaux: Les États-nations; « de plus larges systèmes nommés indifféremment la société mondiale, le marché mondial, la communauté mondiale, etc. »; et « les sous-systèmes d'autres nations ». « Les relations internationales, écrivait-il, devraient faire l'objet d'une étude systématique à chacun des niveaux de relations où surviennent des transactions »[3]. Waltz

1. K.E. BOULDING, « General Systems Theory – The Skeleton of Science » *Management Science*, 2, avril 1956, pp. 201 et 202.
2. K.W. DEUTSCH, *Politics and Government*, 2nd Edition, Boston, Houghton Mifflin, 1974, pp. 152-156.
3. C.A. MCCLELLAND, « Applications of General Systems Theory in International Relations », *Main Currents in Modern Thought*, 12 novembre 1955, p. 34 et « Systems and History in International Relations: Some Perspectives for Empirical Research and Theory » *in General Systems, Yearbook of the Society for General Systems Research*, vol. III, 1958, pp. 221-247.

reconnut implicitement la diversité des niveaux d'analyse lorsqu'il définit ses trois images de l'homme, l'État et la guerre[4]. Le « problème du niveau d'analyse » appliqué au système international et à l'État-nation, fut énoncé de façon explicite par Singer en 1961[5]. Dans un ouvrage ultérieur, il nota une demi-douzaine de niveaux – l'individu, les associations primaires et secondaires, l'État national, les organisations intergouvernementales de nature régionale, continentale, ou globale, les associations non-gouvernementales, et le système global.[6] De façon très générale, on peut distinguer deux niveaux : le niveau systémique ou macro, qui comprend le système global, le système dominant et les sous-systèmes ; et le niveau unitaire ou micro, qui comprend les États et les acteurs non-étatiques.

B — Définitions

Aucune définition du système international n'est acceptée universellement par les spécialistes. Kaplan, dans un ouvrage fécond sur la politique mondiale, qui fit école, fit référence à un « système d'actions », définit comme un

> ensemble de variables – distinct de son environnement – liées d'une façon telle que des récurrences comportementales et repérables caractérisent le rapport interne des variables les unes aux autres mais aussi les relations externes de l'ensemble des variables individuelles avec des combinaisons de variables externes (...) L'étude des systèmes requiert l'étude des interrelations (...) (entre) les variables suivantes : les règles essentielles du système, les règles de transformation, les variables de classification de l'acteur, les variables de capacité, et les variables d'information[7].

La formulation adoptée par Hoffman est moins abstraite et moins complexe :

> Un système international est un réseau de relations entre les unités de base de la politique mondiale ; il se caractérise par l'étendue des objectifs que poursuivent ces unités et des tâches qu'elles accomplissent ainsi que par les moyens utilisés pour atteindre ces objectifs et exécuter ces tâches. Ce réseau est déterminé en grande partie par la structure du monde, par la nature des forces qui oeuvrent entre ou au sein des unités principales, et par les capacités, la structure du pouvoir et la culture politique de ces unités[8].

Un système international, pour Hoffmann, est donc identifié à la totalité des relations internationales.

---

4. K.N. WALTZ, *Man, the State and War*, New York, Columbia University Press, 1959.
5. J.D. SINGER, « *The Level of Analysis Problem in International Relations* », *World Politics*, XIV, octobre 1961, pp. 77-92.
6. *Ibid.*, *A General Systems Taxonomy for Political Science*, New York, General Learning Press, 1971, pp. 16-18.
7. M.A. KAPLAN, *Systems and Process in International Politics*, New York, John Wiley, 1957, pp. 4 et 9.
8. S. HOFFMAN, « International Systems and International Law », *World Politics*, XIV, octobre 1961, p. 207.

Rosecrance a également conçu les relations internationales « en terme de 'systèmes' distincts ». Cependant, il se concentrait sur leurs caractéristiques distinctives, « (...) des ensembles différenciés ne se maintenant chacun que sur une période de temps limitée et se distinguant par des changements significatifs de style diplomatique »[9].

Aron, dont la méthode définie dans *Conflict and War from the Viewpoint of Historical Sociology*[10] publié en 1957, influença les travaux d'Hoffmann et de Rosecrance, mettait l'accent sur « la configuration du rapport des forces » entre « un petit nombre d'acteurs », et déclarait:

> J'appelle système international l'ensemble constitué par des unités politiques qui maintiennent entre elles des relations régulières et sont toutes susceptibles d'être impliquées dans une guerre générale... La structure des systèmes internationaux est toujours oligopolistique. À chaque époque les acteurs principaux ont façonné le système plus qu'ils n'ont été déterminés par celui-ci[11].

La définition de E. Haas est plus explicite, et distingue les systèmes internationaux des autres phénomènes de politique mondiale:

> La rigueur conceptuelle, sémantique et opérationnelle, doit être atteinte en considérant 1) les interrelations qui ont été définies, *i.e.* la nature des *inputs* et des *outputs*; 2) les *unités* constitutives du système; 3) *l'environnement* du système; sinon, les frontières du système ne peuvent être circonscrites – et sans frontières, il n'y a pas de système; 4) les *attributs* dominants du système, telle la question de savoir si le système est en mouvement ou en équilibre, stable ou révolutionnaire, s'il s'auto-maintient ou s'il s'adapte de façon inédite... 5) les *structures* qui permettent au système de fonctionner; et enfin 6) les *fonctions* que le système est censé remplir[12].

L'exhortation à la « rigueur conceptuelle » et la liste des propriétés du système étaient admirables. Hélas, les liens qui les unissaient n'étaient pas définis.

La différence importance existant entre les notions de frontière et d'environnement apparaît également dans la définition de McClelland:

> Le concept de système international constitue une version augmentée de la notion de deux acteurs en interaction (...) Tout système est une structure qui est perçue par ses observateurs comme étant constituée d'éléments en interactions ou en relations et ayant certaines frontières identifiables qui le sépare de son environnement[13].

9. R.N. ROSECRANCE, *Action and Reaction in World Politics: International Systems in Perspective*, Boston, Little, Brown, 1963, pp. 5-6.
10. R. ARON, « Conflict and War from the Viewpoint of Historical Sociology », *in The Nature of Conflict*, Paris, UNESCO, 1957, pp. 177-203.
11. *Ibid., Peace and War*, New York, Doubleday, 1966, pp. 94 et 95.
12. E.B. HAAS, *Beyond The Nation State*, Stanford, Stanford University Press, 1964, pp. 62-63.
13. C.A. MCCLELLAN, *Theory and the International System*, New York, Macmillan, 1966, p. 20.

Cependant, si Hoffmann fit l'erreur de faire du concept de système un concept global, McClelland en donna une définition trop étroite, où le système est réduit à l'interaction. De plus, il semble assimiler système et structure.

Young rétablit l'équilibre en définissant quatre composantes essentielles d'un système – « un groupe d'acteurs ayant entre eux des relations caractéristiques (structure), interagissant sur la base de réseaux identifiables (processus), et sujets à diverses limitations contextuelles »[14]. La distinction qu'il faisait entre structure et processus était toutefois confuse. La structure se rapporte aux « relations caractéristiques » entre les acteurs; mais ces relations peuvent aussi être interprétées comme des réseaux d'interactions. Keohane et Nye ont clarifié cette distinction de la façon suivante:

> La structure d'un système fait référence à la répartition des capacités entre des unités similaires. Dans les systèmes politiques internationaux, les unités les plus importantes sont les États, et les capacités qui les caractérisent ont été définies en terme de ressources de la puissance... la structure se distingue donc du *processus*, qui se rapporte au comportement d'allocation ou de négociation des ressources au sein d'une structure de pouvoir[15].

Waltz fit également valoir la nécessité d'une démarcation bien établie entre structure et interaction[16]. La première fait référence à la distribution du pouvoir entre les États membres d'un système, alors que la seconde se rapporte aux processus dynamiques mettant ces acteurs en relation. Les concepts de structure et d'interaction sont inclus dans la définition qu'il donne d'un système, conçu comme

> un ensemble d'unités interreliées. À un niveau, un système est constitué d'une structure, et la structure est la composante de niveau systémique qui permet de concevoir les unités comme étant partie d'un ensemble plutôt que comme un simple agrégat. À un autre niveau, le système est constitué d'unités interreliées. Le but de la théorie des systèmes est de montrer comment les deux niveaux fonctionnent et interagissent, et il est nécessaire pour cela de les différencier l'un de l'autre.

En élaborant une théorie de politique internationale, Waltz semble toutefois avoir répété l'erreur de McClelland, mais à l'autre extrémité du spectre – soit en attachant trop d'importance à la structure.

Les premières tentatives effectuées en vue d'intégrer les concepts systémiques à la théorie des relations internationales accordèrent une attention exclusive ou prédominante aux grandes puissances de la politique mondiale: Kaplan, Hoffmann, Rosecrance, Aron, Haas, McClelland, Young, Watz et d'autres entendaient par « système international » soit le système global, soit, plus souvent, le système dominant synomyme du « sous-système central » de Singer et Small, c'est-à-dire « les membres les plus puissants, les plus industrialisés et les plus actifs sur la scène diplomatique du système interétatique, celui-ci correspondant généralement au

14. O.R. YOUNG, *A Systemic Approach to International Politics*, Princeton, Center of International Studies, Princeton University, 1968, p. 6.
15. R.O. KEOHANE et J.S. NYE, *Power and Interdependence*, Boston, Little, Brown, 1977, pp. 20-21.
16. K.N. WALTZ, *Theory of International Politics*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1979, p. 40.

« système étatique européen »[17]. Cette approche, à mesure que le nombre d'acteurs internationaux augmenta, doublant puis triplant avec la fin des empires d'Asie et d'Afrique, se révéla de moins en moins satisfaisante aux yeux des chercheurs[18]. Ils réagirent en faisant des sous-systèmes le nouveau point de mire de leurs études, estimant qu'« il est dangereux de présumer que les éléphants sont les seuls membres du système, et d'ignorer les écureuils en vertu de l'hypothèse trompeuse suivant laquelle toutes leurs actions sont déterminées par celles des éléphants »[19]. De plus, le sous-système était présenté comme un « moyen terme » entre le niveau du système global ou dominant et le niveau d'analyse de l'État en tant qu'acteur dans une tentative visent à combiner les avantages et à minimiser les désavantages des deux niveaux d'analyse[20].

C — Les sous-systèmes: le critère géographique

Il existe deux courants au sein des études effectuées sur les sous-systèmes, l'un reposant sur le critère géographique et l'autre faisant appel à la notion de champ d'activité (*issue*)[21]. Young se fit le partisan du premier: « comparer (...) les sous-systèmes régionaux, écrivait-il, (...) peut s'avérer fort utile pour l'étude de problèmes tels l'administration du pouvoir, la stabilité et le changement en politique internationale »[22]. « Le système subordonné dans la région, écrivaient Cantori et Spiegel, est l'interaction totale des relations au sein de cette région »; ils ajoutaient: « nous avons utilisé pour les régions l'expression 'système subordonné' afin de faire ressortir la nature interactive des espaces régionaux »[23].

Les partisans du courant géographique ont proposé divers critères de délimitation des sous-systèmes, le plus important étant la proximité géographique des acteurs. Binder, qui fut le premier à utiliser le concept de système subordonné pour l'appliquer au Moyen Orient, en suggérait plusieurs composantes: 1) une zone géographique; 2) une influence plus grande ou une pénétration de la part du système dominant plutôt que l'inverse; et 3) « le pouvoir venant de l'extérieur de la région est comme « réfracté » lorsqu'il est projeté au sein du milieu moyen-oriental »[24]. Modelski fut un peu plus précis en définissant un sous-système régional

17. J.D. SINGER et M. SMALL, *The Wages of War, 1816-1965: A Statistical Handbook*, New York, John Wiley, 1972, p. 381.
18. En 1945, 51 pays étaient membres des Nations Unies. En 1960, ce nombre était passé à 100 et en 1982 à 157.
19. M. BRECHER, « International Relations and Asian Studies: The Subordinate State System of Southern Asia », *World Politics*, XV, janvier 1963, p. 217.
20. K. BOALS, « The Concept 'Subordinate International System': A Critique », *in* Richard A. FALK et Saul H. MENDLOVITZ (Ed.), *Regional Politics and World Order*, Sans Francisco, W.H. Freeman, 1973, p. 399.
21. Elles sont similaires, quoique non identiques, aux deux grands usages du concept de système en sciences sociales définis par Singer, le système d'entités et le système d'action... J.D. SINGER, *A General Systems Taxonomy..., op. cit.*, pp. 8 et 9.
22. O.R. YOUNG, *A Systemic Approach..., op. cit.*, p. 20.
23. L.J. CANTORI et S.L. SPIEGEL, *International Politics of Regions*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1970, p. 3.
24. L. BINDER, « The Middle East as a Subordinate International System », *World Politics*, X, avril 1958, p. 415.

comme « un ensemble de relations qui n'est pas universel, créé par un rassemblement de petites puissances avoisinantes »[25]. Brecher, à la recherche d'une compréhension plus approchée, définit six conditions: 1) une étendue spatiale délimitée, l'importance première étant accordée à une région géographique; 2) la présence d'au moins trois acteurs; 3) la reconnaissance, par les autres acteurs, de leur existence en tant que communauté, région ou segment distinct du système global; 4) la conscience de cette identité par ses propres membres; 5) une position d'infériorité par rapport aux unités du système dominant et 6) des conséquences plus importances découlent, pour le système surbordonné, de changements au sein du système dominant que dans le cas contraire[26]. Zartman reconnut aussi la région géographique comme une composante essentielle d'un sous-système et y ajouta la présence d'une organisation internationale et d'un réseau d'interrelations internes ou d'une autonomie régionale[27].

Thompson inventoria 21 attributs différents assignés aux sous-systèmes géographiques, dans des articles publiés sur ce concept entre 1958 et 1971[28]. Seulement deux attributs – la proximité et la régularité des interactions – étaient cités régulièrement dans 18 des 22 articles. Pour ce qui est des autres critères, comme le réseau interne d'interrelations, la reconnaissance de l'existence d'une région distincte, le nombre d'acteurs, la configuration de la puissance, les interdépendances entre les membres, l'indice tangible d'une intégration, un niveau commun de développement économique, etc., il ne se dégageait aucun consensus puisque seulement 22 pourcent des possibilités théoriques furent vérifiées par un test dyadique de fiabilité entre analystes. La désignation même du concept varie suivant les auteurs, qui parlent de système international subordonné (Binder), système étatique subordonné (Brecher, Zartman et Bowman), sous-système régional (Modelski, Kaiser, Thompson et Yalem), sous-système international (Hellman, E. Haas, Dominguez, Sherpherd), *subordinate system-international region* (Cantori et Spiegel), et de système international partiel (Hoffmann)[29]. Les résultats d'une recherche empirique

25. G. MODELSKI, « International Relations and Area Studies: The Case of Southeast Asia », *International Relations*, II, avril 1961, pp. 143-155.
26. M. BRECHER, *op. cit.*, p. 220.
27. I.W. ZARTMAN, « Africa as a Subordinate State System in International Relations », *International Organization*, XXI, été 1967, p. 547.
28. W.R. THOMPSON, « The Regional Subsystem », *International Studies Quarterly*, 17 (mars 1973) pp. 89-117.
29. L. BINDER, *op. cit.*; M. BRECHER, *op. cit.*; I.W. ZARTMAN, *op. cit.*, L.W. BOWMAN, « The subordinate State System of Southern Africa », *International Studies Quarterly*, 12, septembre 1968, pp. 231-261; G. MODELSKI, *op. cit.*; K. KAISER, « The Interaction of Regional Subsystems », *World Politics*, XXI, octobre 1968, pp. 84-107; W.R. THOMPSON, « The Arab Sub-System and the Feudal Pattern of Interaction: 1965 », *Journal of Peace Research*, 2:2, 1970, pp. 151-167; J. YALEM, *Regional Subsystems and World Politics*, University of Arizona, Institute of Government Research, 4, 1970; D.C. HELLMANN, « The Emergence of an East Asian International Subsystem », *International Studies Quarterly*, 13, décembre 1969, pp. 421-434; E.B. HAAS, « The Study of Regional Integration », *International Organization*, 24, automne 1970, pp. 607-646; J.E. DOMINGUEZ, « Mice that do not Roar », *International Organization*, 25, printemps 1971, pp. 175-208; G.W. SHEPHERD, *Nonaligned Black Africa, An International Subsystem*, Lexington (Mass.), D.C. Heath, 1970; L.J. CANTORI et S.L. SPIEGEL, *op. cit.*; S. HOFFMANN, « Discord in Community », *International Organisation*, 17, été 1963, pp. 521-549.

consacrée au sous-système du Moyen-Orient témoignent également de cette absence d'uniformité: 26 États furent identifiés, dans cinq articles ou ouvrages, comme faisant partie de la région – mais aucune liste n'était identique[30]. Après une constatation semblable, Russett recommandait d'être prudent dans l'utilisation des regroupements géographiques et ajoutait: « Nous croyons qu'il ne faut faire référence à l'Asie, à des fins de généralisation, que si l'on se réfère spécifiquement à des pays ayant une certaine proximité physique les uns des autres, et une certaine distance par rapport au reste du monde »[31]. Une composante géographique dont le sens est ainsi réduit conserve peu d'intérêt théorique.

Un de ceux qui furent les plus prudents à l'endroit de l'utilisation du critère géographique est M. Haas, qui tire le concept de sous-système de celui du système international, lui-même définit comme « l'ensemble agrégé de tous les systèmes sociaux politiquement autonomes ou semi-autonomes; tout sous-ensemble de telles entités constitue donc un sous-système international ». En définissant les composantes du sous-système, il transforma ainsi les six éléments retenus par Brecher: 1) une étendue délimitée, l'importance première étant accordée à une région géographique; 2) la présence d'au moins deux acteurs; et 3) l'existence d'un « réseau relativement indépendant d'interactions politiques entre les membres, impliquant des activités comme la réalisation d'objectifs, l'adaptation, le maintien des interrelations (*pattern maintenance*), et l'intégration, et se rapportant à des relations de pouvoir et à des interactions militaires »[32]. Son analyse empirique de 21 sous-systèmes combinait les critères de la géographie et du domaine d'action (*issue*)[33], mettant ainsi en relation, ce qui fut rare, les deux courants de la recherche sur les sous-systèmes.

D — Les sous-systèmes: le domaine d'action

Le concept de système fonctionnel (*issue system*) fit petit à petit son apparition. Dean et Vasquez expliquent pourquoi:

> La raison pour laquelle ils n'examinent pas d'autres domaines d'action est liée à l'hypothèse qui sous-tend le modèle réaliste (...) suivant laquelle tous les domaines d'action peuvent être ramenés à un domaine unidimensionnel, la lutte pour le pouvoir et pour la paix[34].

K.J. Holsti a remis en question de façon convaincante la vision réaliste:

> ... il est trompeur de croire, à l'heure actuelle, que la structure du pouvoir et de l'influence dans le monde polarise tous les domaines d'action, car il existe d'autres problèmes auxquels sont confrontés des États passablement différents

30. W.R. THOMPSON, « Center-Periphery Interaction Patterns: The Case of Arab Visits, 1946-1975 », *International Organization*, 35, printemps 1981, p. 359.
31. B.M. RUSSETT, *International Regions and The International System*, Chicago, Rand McNally, 1967, p. 182.
32. M. HAAS, « International Subsystems: Stability and Polarity », *American Political Science Review*, 64, mars 1970, p. 101.
33. *Ibid.*, *International Conflict*, Indianapolis, Bobbs-Merill, 1974, pp. 336-356.
34. P.D. DEAN et J.A. VASQUEZ, « From Power Politics to Issue Politics », *Western Political Quarterly*, 29, 1976, p. 17.

> et pour lesquels ces deux grandes puissances (les États-Unis et l'URSS) n'ont pas occupé, ou ne se sont pas appropriées, les positions dominantes (...) En résumé, la structure du pouvoir et de l'influence dans le monde (...) apparaît sous des formes différentes selon les sous-systèmes fonctionnels et les sous-systèmes géographiques envisagés[35].

Développant la thèse de Rosenau sur « l'importance centrale du concept de domaine d'action », et sur l'existence d'autant de systèmes qu'il y a de domaines d'actions[36], Hanrieder soutint que certains domaines d'action ont tendance à susciter des relations bipolaires alors que d'autres donnent naissance à des relations multipolaires – et que les concepts de « bipolarité » et de « multipolarité » ne devraient être utilisés que pour décrire des sous-systèmes fonctionnels[37]. Dean et Vasquez ont également affirmé que le concept de bipolarité systémique peut être redéfini comme *le nombre de domaines d'action entre les acteurs*. De plus, ils écrivaient que « le nombre de domaines d'action mettant les acteurs en relation est fonction de la perception de l'acteur »[38].

La littérature consacrée aux sous-systèmes fonctionnels est diversifiée. M. Haas s'est penché sur le concept de conflit international sous-systémique, qui « est composé d'un ensemble d'acteurs dont les dimensions militaires de leurs intérêts étatiques sont articulés et agrégés dans un souci de les restreindre aux limites de sous-systèmes »[39]. Sans mentionner explicitement les domaines d'action, Zimmerman recommanda que les sous-systèmes régionaux soient différenciés.

> en mettant l'accent sur les critères du comportement, *i.e.* par l'identification de normes se rapportant particulièrement au « management » et à la résolution des conflits, ces normes étant spécifiques à un groupe d'États[40].

À titre d'exemples, il mentionnait le Pacte de Varsovie, le Conseil d'Assistance économique mutuelle et l'Organisation des États Américains. Keohane et Nye ont étudié les interactions entre divers systèmes fonctionnels:

> L'agenda des relations interétatiques est constitué de plusieurs domaines d'action qui ne sont pas ordonnés suivant une hiérarchie claire ou logique... Pour chaque domaine d'action, on retient le principe suivant lequel les États poursuivront leurs propres intérêts relativement cohérents et les États les plus forts du système fonctionnel domineront les plus faibles et fixeront les règles

35. K.J. HOLSTI, *International Politics*, 2nd edition, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice Hall, 1972, pp. 79 et 80.
36. J.N. ROSENAU, « The Functioning of International Systems », *Background*, 7, novembre 1963, p. 115 et fn. 4; « Pre-Theories and Theories in Foreign Policy », *in* R. BARRY FARREL (Ed.), *Approaches to Comparative and International Politics*, Evanston (Ill.), Northwestern University Press, 1966, pp. 27-92.
37. W.F. HANRIEDER, « The International System: Bipolar or Multibloc? », *Journal of Conflict Resolution*, 9, septembre 1965, pp. 229-307.
38. P.D. DEAN et J.A. VASQUEZ, *op. cit.*, p. 20.
39. M. HAAS, *International Conflict, op. cit.*, pp. 328-329.
40. W. ZIMMERMAN, « Hierarchical Regional Subsystems and the Politics of System Boundaries », *International Organization*, 26, Hiver 1972, p. 18.

du jeu. La hiérarchisation des domaines d'action permet donc de faire des prévisions précises dans le cas de situations particulières[41].

Russet analyse en profondeur les sous-systèmes fonctionnels, conceptuellement et empiriquement, dans le cadre des régions internationales. Il définit celles-ci suivant cinq critères fonctionnels:

> Des régions où il y a homogénéité sociale et culturelle... Des régions où les États partagent des attitudes politiques ou des comportements externes similaires... Des régions où il y a interdépendance politique... (et) un réseau d'institutions politiques... Des régions où il y a interdépendance économique... Des régions où il y a proximité géographique...[42]

Lampert se prononça de façon très directe sur la primauté du domaine d'action par rapport au critère géographique comme composante fondamentale des sous-systèmes:

> L'approche employée ici souligne l'importance des domaines d'action pour l'appréhension des systèmes dans la politique globale... Dans certains contextes, ceci signifie qu'on ira plus loin que ce qui est généralement admis en analyse régionale. Les affinités régionales, les réseaux d'influence, les interdépendances, les cultures politiques et ainsi de suite sont quelques-unes des nombreuses sources de domaines d'action en relations internationales. Quant à savoir si le comportement qui les met en jeu se situe dans les limites d'une région particulière, les transcende ou a des conséquences ressenties partout dans le monde, ceci constitue en fait une question empirique[43].

Dans une critique récente de la littérature consacrée aux systèmes internationaux, Zinnes fait valoir de façon convaincante qu'une définition satisfaisante doit répondre à deux questions fondamentales: 1) « Comment en reconnaît-on un lorsqu'on en voit un » et 2) Qu'est-ce qui les distingue les uns des autres?[44] La première condition peut être satisfaite par une nouvelle définition qui s'inspire des travaux antérieurs mais qui rétablit l'équilibre entre structure et processus au sein d'un ensemble intégré de composantes systémiques. De façon générale,

> un système international est constitué d'un ensemble d'acteurs qui sont placés dans une configuration du pouvoir (structure), qui sont impliqués dans des réseaux réguliers d'interactions (*processus*), qui sont séparés des autres unités par des *frontières* fonctionnelles d'un domaine et dont le comportement est soumis aux contraintes de l'intérieur (*contexte*) et de l'extérieur (*environnement*) du système.

41. R.O. KEOHANE et J.S. NYE, *op. cit.*, pp. 25 et 50-51.
42. B.M. RUSSETT, *op. cit.*, p. 11.
43. D.E. LAMPERT, « Patterns of Transregional Relations », *in* Werner J. FELD et Gavin BOYD (Ed.), *Comparative Regional Systems*, New York, Pergamon Press, 1980, pp. 429-430.
44. D.A. ZINNES, « Prerequisites for the Study of System Transformation », *in* O.R. HOLSTI; A.L. GEORGE et R.M. SIVERSON (Ed.), *Change in the International System*. Boulder (Col), Westview Press, 1980, chap. 1.

E — Les composantes systémiques

Un système possède à la fois des composantes statiques et dynamiques. La *structure* fait référence à la façon dont les acteurs se situent les uns par rapport aux autres. Ses variables fondamentales sont le nombre d'acteurs et la distribution du pouvoir entre eux. Le processus désigne les réseaux d'interaction entre les acteurs d'un système. Les variables d'interaction fondamentales sont le type, identifié suivant le continuum conflit/coopération, et l'intensité, que traduit le volume d'interactions pendant une période de temps donnée[45]. On postule l'existence d'un lien entre la structure et le processus: chaque structure possède un processus d'interaction qui lui correspond; et une structure crée et maintient des interactions régulières.

L'existence de systèmes internationaux (et les crises systémiques) n'exige pas la proximité physique des acteurs, même si ce dernier élément est souvent observable. Une autre propriété distinctive d'un système international, qui sert à en délimiter les frontières, est le domaine d'action. Ce concept peut être défini comme un centre d'intérêt spécifique partagé par deux ou plusieurs acteurs. Il y a des domaines d'action reliés à la guerre et à la paix. K.J. Holsti a relevé plusieurs domaines d'action qui furent à l'origine de 77 conflits et crises internationaux de 1919 à 1965: le territoire, la composition d'un gouvernement, les droits ou privilèges à propos de bases militaires, la fierté nationale, un expansionnisme sans limite ou impérialisme, la libération et l'unification[46]. Il y a les domaines d'action économiques et développementaux: Keohane et Nye ont analysé la pêche, la navigation commerciale, l'exploration offshore, et les utilisations militaires dans le cadre du domaine général de l'espace et des ressources marines, ainsi que les taux de change, les réserves, les mouvements internationaux de capitaux, et le rajustement, les liquidités et la confiance en un régime, au sein du domaine monétaire international[47]. Il y a encore les domaines politiques, culturels, de statut et technologiques, qui font partie de catégories plus larges de domaines d'action[48].

L'examen des sous-systèmes nous permet de résoudre un paradoxe dont souffre le concept traditionnel global de système international, et de s'occuper ainsi des autres propriétés systémiques, soit les frontières, le contexte et l'environnement. Le paradoxe est simple mais fondamental. Par définition, comme nous l'avons vu, chaque système a des frontières qui sépare ses membres des autres unités. Cependant, le système international global, « clôturé » aux limites de la planète terre, exclut *a priori* l'existence d'entités non-membres, et donc de frontières. Une autre de ses faiblesses consiste à rejeter l'existence d'un environnement en tant que phénomène distinct du système lui-même. Ce qui ne permet pas de faire par la suite

45. Dans la littérature consacrée aux systèmes – mais non dans ce qui a été écrit sur les systèmes internationaux – le processus sert aussi à indiquer la croissance et le déclin, des concepts qui sont étroitement liés à la transformation systémique. Celle-ci, bien qu'elle ne soit pas l'objet principal de cet article, sera étudiée en rapport à la stabilité et à l'équilibre.
46. K.J. HOLSTI, *op. cit.*, pp. 452-455.
47. R.O. KEOHANE et J.S. NYE, *op. cit.*, Deuxième partie.
48. W.C. POTTER, « Issue Area and Foreign Policy Analysis », *International Organization*, 34, été 1980, pp. 405-427.

une distinction entre deux types de conséquences sur le comportement des acteurs – les conséquences contextuelles, qui proviennent de l'intérieur du système, et les conséquences environnementales, de l'extérieur. Comme l'a observé Young, un système global ne peut être caractérisé que par son contexte puisque « il n'existe rien à l'extérieur du système qui puisse être qualifié d'environnement ». Le concept d'environnement, poursuit-il, est utile lorsqu'il est question des sous-systèmes, car ceux-ci « peuvent être affectés par plusieurs facteurs (y compris d'autres unités organisées) situés à l'extérieur de ses frontières spatiales ».

L'affirmation suivante de East est typique de la vision englobante des relations internationales. Il soutient que

> les variables du système international doivent se concentrer sur les réseaux d'interactions et de relations existant entre toutes les unités principales du système international. En d'autres termes, la perspective est holistique et le système est considéré comme une seule unité[49].

La première critique, en partie satisfaisante, de cette approche prit la forme du concept de système surbordonné, concept fondé sur la géographie. Ses faiblesses, on l'a vu, furent notées par ceux qui étudièrent les relations et les régimes transnationaux. En modifiant le paradigme réaliste d'une lutte universelle pour le pouvoir et la paix et en introduisant le concept de système fonctionnel, eux aussi postulent l'existence de frontières distinctives. Ils se concentrent, en pratique, mais non en principe, sur des systèmes partiels ou sous-systèmes.

Dans la littérature consacrée aux relations internationales, le concept de frontières a plusieurs acceptions. Elles peuvent être conçues de façon verticale, *i.e.* des frontières dans le temps, comme les neuf systèmes internationaux de Rosecrance[50], entre 1740 et 1960, ou les 21 sous-systèmes de M. Haas, entre 1649 et 1898[51]. On peut aussi concevoir des frontières horizontales, *i.e.* dans l'espace – la « ligne tracée, conceptuelle ou physique, constituant la démarcation entre les systèmes si l'on se situe au même niveau d'analyse, ou entre un système et son environnement »[52]; ceci se retrouve dans les recherches sur les systèmes régionaux dont il a été question ci-dessus et sur les domaines d'action, chez Rosenau par exemple[53]. Il existe une troisième façon de concevoir les frontières, de façon diagonale, *i.e.* des frontières à la fois dans le temps et dans l'espace; suivant les termes de Rosenau, la vision diagonale combine l'analyse verticale et l'analyse horizontale, « puisqu'elle implique la recherche de tendances communes aux différentes situations en terme de prédispositions acquises au cours de l'histoire »[54].

La notion de frontières que nous proposons découle du concept générique de système international dont les frontières fonctionnelles sont clairement déterminées,

49. M.A. East; S.A. Salmore et C.F. Hermann, *Why Nations Act?*, Beverly Hills-London, Sage, 1978, p. 145.
50. R.N. Rosecrance, *op. cit.*, ch. 11.
51. M. Haas, *International Conflict, op. cit.*
52. J.D. Singer, *A General Systems Taxonomy..., op. cit.*, pp. 12-13.
53. J.N. Rosenau, « Pre-Theories and Theories in Foreign Policy », *op. cit.*, p. 74.
54. J.N. Rosenau; V. Davis et M. East (Ed.), *The Analysis of International Politics*, New York, Free Press, 1972, p. 149.

qu'elles soient géographiques ou autres. Elles permettent ainsi de faire une distinction spatiale entre le contexte et l'environnement. Le contexte et l'environnement réunissent tous les éléments géographiques, politiques, militaires, technologiques, sociétaux et culturels qui affectent la structure et le fonctionnement d'un système, l'un de l'intérieur du système et l'autre de l'extérieur. On peut explorer ces deux concepts selon deux dimensions, leur degré de similitude et celui de leur imbrication ou intégration.

Sans se référer explicitement au contexte ou faire de distinction entre similitude et imbrication, Cantori et Spiegel ont étudié la question de la cohésion qu'ils ont défini comme « le degré de similitude ou de complémentarité des propriétés des entités politiques étudiées et le niveau d'interaction entre ces unités »[55]. À partir de là, ils se sont penchés sur la cohésion sociale, économique, politique et organisationnelle au sein de cinq systèmes régionaux, le Moyen-Orient, l'Europe de l'Ouest, l'Amérique latine, l'Asie du Sud-Est et l'Afrique de l'Ouest. Brecher a également fait référence à ces deux dimensions. Il a examiné l'intégration organisationnelle, définie comme une caractéristique structurelle d'un système subordonné, et a abordé la question du degré de similitude sous la rubrique des caractéristiques qualifiées de « texturelles »[56].

En combinant ces dimensions, on peut définir et illustrer quatre types de caractéristiques distinctes:

1. La caractéristique semblable – intégrée – l'homogénéité religieuse et culturelle facilite la négociation et le compromis entre les acteurs d'un système;
2. Semblable – non intégrée – La présence de minorités ethniques de même origine dans les États contigus augmente le désordre et la tendance au comportement hostile;
3. Dissemblable – intégrée – l'hétérogénéité économique et technologique entre les acteurs entraîne une interdépendance, une spécialisation et une coopération mutuelle croissantes;
4. Dissemblable – non intégrée – une lutte pour le pouvoir et l'appropriation de sphères d'influence découle de la présence de régimes politiques fondés sur des idéologies différentes.

II – STABILITÉ ET ÉQUILIBRE

La définition révisée de système international présentée ci-dessus nous permet d'identifier un système. Il faut cependant faire appel à d'autres concepts pour différencier les systèmes les uns des autres. Ce sont la stabilité et l'équilibre, des attributs systémiques sur lesquels beaucoup a été écrit. De façon générale, une importance plus grande a été accordée à la stabilité. Quant à l'équilibre, aucune définition adéquate n'en a été donnée et sa relation au concept de stabilité n'a pas été pleinement appréhendée.

55. L.J. Cantori et S.L. Spiegel, *op. cit.*, p. 10.
56. M. Brecher, *op. cit.*, pp. 223-226 et 230-232.

Kaplan a reconnu dès le départ que « l'équilibre et la stabilité ne sont pas des concepts identiques »[57]. Cependant, il établit un lien entre les deux sans en avoir d'abord précisé le sens: « ...un équilibre peut être instable. L'équilibre stable est l'équilibre qui fluctue à l'intérieur de limites données ». D'autre part, il a qualifié ses « six différents systèmes internationaux » de « six États d'équilibre d'un système international ultra-stable »[58]. Pour Kaplan, le concept d'équilibre est donc assimilable à celui de système. Cette identification est également évidente lorsqu'il examine la stabilité d'un système. Il rattache la stabilité à la fois à la structure et au processus:

> Si un acteur national essentiel se met à avoir des objectifs organisationnels supranationaux (changement dans les réseaux d'interaction), si un changement des capacités relatives des acteurs entraîne une réaction positive (changement de structure), et ainsi de suite, ou si la tentative de mettre en application une règle du système d'« équilibre de pouvoir » se heurte à la mise en application d'une ou de plusieurs des autres règles essentielles, le système d'« équilibre du pouvoir » devient instable.

Cette instabilité va à son tour « le déplacer de sa position d'équilibre... (et) le transformer en un système différent ». Pour Kaplan, l'équilibre constitue l'état normal d'un système et ce qui l'intéresse, ce sont les « chances de stabilité de chacun des systèmes ». Somme toute, le déséquilibre n'avait pas de place dans le modèle de Kaplan.

La première vague d'analystes qui se sont penchés sur la question, toujours débattue, du rapport entre polarité systémique et stabilité systémique, passèrent pratiquement sous silence le concept d'équilibre[59]. Deutsch et Singer furent de ceux-là; ils définirent

> la stabilité comme étant la probabilité qu'un système conserve toutes ses caractéristiques essentielles; qu'aucune nation ne s'assure une place dominante; que la plupart de ses membres continuent d'exister; et qu'une guerre généralisée n'éclate pas[60].

Ils passèrent alors sans transition à l'équivalence linguistique, se référant à la « définition politique de l'équilibre que nous venons de suggérer », leur seule référence au concept d'équilibre. Enfin, ils qualifièrent leur définition de « plutôt compatible » avec la formulation retenue par Kaplan pour ces concepts.

---

57. M.A. KAPLAN, *op. cit.*, pp. 6, 21, 35-36.
58. Le concept de « système ultrastable » fut introduit par Ashby. Le système international a été marqué par la continuité dans le changement au cours du millénaire. Il est ultrastable parce qu'il a conservé comme caractéristiques fondamentales l'anarchie et la hiérarchie du pouvoir, c'est-à-dire l'absence d'un empire universel ou d'un gouvernement mondial malgré de multiples changements importants au niveau de l'équilibre et de la stabilité. W.R. ASHBY, *Design for a Brain: The Origin of Adaptive Behavior*, New York, John Wiley, 1952, pp. 100-122.
59. K.N. WALTZ, « The Stability of a Bipolar World », *Daedalus*, XCIII, été 1964, pp. 881-909; K.W. DEUTSCH et J.D. SINGER, « Multipolar Power Systems and International Stability », *World Politics*, XVI, avril 1964, pp. 390-406; R.N. ROSECRANCE, « Bipolarity, Multipolarity, and the Future », *Journal of Conflict Resolution*, X, 1966, pp. 314-327; O.R. YOUNG, « Political Discontinuities in the International System », *World Politics*, XX, avril 1968, pp. 369-392.
60. K.W. DEUTSCH et J.D. SINGER, *op. cit.*

Hoffmann, parmi d'autres théoriciens, a identifié deux types de système:

> Un système stable est un système au sein duquel les enjeux conflictuels sont limités... et où les principaux acteurs s'entendent sur les règles de la compétition; un système révolutionnaire est un système au sein duquel l'incompatibilité des objectifs rend impossible l'existence d'une telle entente[61].

Il ne fit pas mention du concept d'équilibre. De plus, sa définition était centrée sur l'acteur, et non sur le système.

Aron fit à peine mention des concepts de stabilité et d'instabilité, qui apparurent lorsqu'il fit la différence entre systèmes homogènes et hétérogènes[62]. Et alors qu'il examina de près le concept d'équilibre, c'est en tant que politique que celui-ci fut étudié, et non en tant que concept, une politique qui « se limite à manoeuvrer afin d'empêcher un État de rassembler des forces supérieures à celles de ses rivaux alliés... Cette règle générale vaut pour tous les systèmes internationaux ».

Chez Rosecrance, « un système tendant à la stabilité » comprend quatre éléments: « une source de perturbation ou de rupture (un *input*) »; un régulateur; une liste de contraintes environnementales; et des résultats. Des neuf systèmes internationaux qu'il a identifiés entre 1740 et 1960, cinq étaient stables et quatre instables. Dans un chapitre intitulé « Stabilité et instabilité du système international », il définit « quatre déterminants importants du système international », qui « contribuent à la compréhension des concepts de stabilité et d'instabilité... ». Ce sont la direction, le contrôle, les ressources, et la capacité. Rosecrance mit l'accent sur les interactions dans son analyse des systèmes historiques, mais il ne fut pas très précis sur la signification de la notion de régulateur. Il fit référence à des « mécanismes régulatoires (qui) se retrouvent dans des processus formels ou informels (le système d'alliance, les mécanismes d'équilibre du pouvoir, un concert de l'Europe, etc.) ». Cependant, ces mécanismes peuvent se rapporter à la structure ou au processus, ou aux deux. Enfin, l'équilibre n'était mentionné qu'au passage: « on ne remarque aucune tendance séculaire à l'équilibre »[63].

Young donna une définition précise de la stabilité, d'un point de vue statique et dynamique:

> D'un point de vue statique, la stabilité se rapporte à la permanence des variables essentielles d'un système international (*i.e.* les acteurs, les structures, les processus et le contexte), toujours repérable temporellement. Dans ce contexte, la stabilité suppose donc une absence de changements qualitatifs. D'autre part, en adoptant une perspective dynamique, on peut concevoir la stabilité comme étant la tendance d'un système à se diriger vers l'équilibre à la suite de perturbations[64].

Ce qui fait défaut ici, c'est une définition des « changements qualitatifs » et du contenu de l'« équilibre ».

---

61. S. HOFFMANN, « International Systems and International Law », *op. cit.*, p. 208.
62. R. ARON, *Peace and War, op. cit.*, pp. 100-101.
63. R.N. ROSECRANCE, *Actions and Reaction in World Politics...*, *op. cit.*, pp. 220-221.
64. O.R. YOUNG, *A Systemic Approach to International Politics*, *op. cit.*, p. 42.

Waltz a lui aussi défini de façon précise le concept de stabilité, mais il ne l'a conçu que dans une perspective statique:

> Affirmer qu'un système politique international est stable signifie deux choses: d'abord, qu'il demeure anarchique; ensuite, qu'il ne découle de cet état aucune variation significative dans le nombre des principales parties constitutives du système.[65]

Ceci était conforme à ce qu'il écrivait dans un article antérieur du rapport entre stabilité et structure:

> Par « structure », j'entends la façon dont le pouvoir est distribué; par « stabilité », la perpétuation de cette structure en l'absence de violence destructrice.[66]

Ainsi, une modification de la structure signifie une transformation systémique, et une nouvelle stabilité. Comme l'avait fait Kaplan pour l'équilibre, Waltz, a assimilé le système et la stabilité. Malheureusement, il est resté muet sur le concept d'équilibre.

Plusieurs spécialistes des relations internationales, et en particulier Richardson, Liska et Pruitt, ont concentré leurs recherches sur le concept d'équilibre. En cela, ils partageaient les préoccupations des théoriciens et des économistes des systèmes généraux, qui assimilent la stabilité et l'instabilité à des « états d'équilibre ». Arrow a ainsi parlé de « la stabilité de l'équilibre compétitif » et de « la stabilité de l'équilibre stationnaire »[67]. De façon plus générale,

> la théorie économique a créé ou emprunté à la mécanique une typologie complète de l'équilibre afin de permettre que ce concept englobe des situations qui ne sont pas conformes à l'idéal type d'un système auto-régulé au système idéal. Elle fait une distinction entre général et partiel; unique et multiple; stable, neutre et instable; à long terme et à court terme; équilibre parfait et imparfait, équilibre à un niveau d'emploi bas ou élevé et ainsi de suite[68].

Telle que conçue par Richardson, la stabilité

> se rapportait simplement à un ensemble de conditions, quel qu'il soit, qui permet au système de revenir à son état d'équilibre; pour lui, l'instabilité signifiait tout état de chose qui ne reviendrait pas à l'état d'équilibre, mais qui continuerait plutôt à se modifier jusqu'à ce qu'une certaine limite ait été atteinte ou jusqu'à un point de rupture du système[69].

De la même façon, lorsqu'il formulait « l'esquisse la plus épurée d'une théorie de l'équilibre de l'organisation internationale de la sécurité et des relations interna-

65. K.N. WALTZ, *Theory of International Politics, op. cit.*, pp. 161-162.
66. *Ibid.*, « International Structure, National Force and the Balance of World Power », *Journal of International Affairs*, XXI, 2, 1967, pp. 229 et fn 18.
67. K.J. ARROW, « Economic Equilibrium », *in* David L. SILLS (ed.) *International encyclopedia of Social Science*, vol. 4, New York, MacMillan and Free Press, 1968, pp. 384 et 387.
68. G. LISKA, *International Equilibrium*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1957, pp. 11-12.
69. K.W. DEUTSCH et J.D. SINGER, *op. cit.*, p. 391.

tionales en général », Liska déclarait: « Je m'appuierai principalement sur les notions d'équilibre progressif, stable et instable »[70].

Pruitt a fait preuve de beaucoup de rigueur dans l'étude des relations entre ces concepts: « L'instabilité est définie comme la probabilité d'un changement (fondamental) soudain, et la stabilité est définie comme étant le contraire de l'instabilité ». Dans son analyse des systèmes interactifs de Richardson appliqués à un modèle portant sur la course aux armements, il soulignait: « Au point d'intersection des deux lignes, les dirigeants des deux nations seront satisfaits. Ce point (...) est comparable à un point d'équilibre en physique, en ce qu'il peut être stable ou instable ». Il disait encore: « Des relations stables sont habituellement marquées par des oscillations autour d'un point d'équilibre... On peut définir l'instabilité comme étant la probabilité d'un changement soudain et, de là, comme la probabilité que l'une des parties aille « trop loin »[71]. En résumé, Pruitt fut très clair sur les rapports entre les concepts mais moins sur la signification des notions de changement et d'équilibre.

La majorité des ouvrages consacrés aux systèmes internationaux a pratiquement laissé dans l'ombre le concept d'équilibre[72]. Nous croyons qu'il est nécessaire, et c'est que nous nous proposons de faire ici, de redonner à ce concept un statut égal à celui dont jouit la stabilité parmi les attributs du système international, ce qui constitue une condition préalable à la révision du concept de crise systémique. La recherche de définitions précises qui permettent de faire la distinction entre stabilité et équilibre, et la clarification des rapports qui les unissent sont des tâches qui s'y rattachent et auxquels nous allons maintenant nous consacrer, ce qui nous permettra de différencier les systèmes internationaux.

Le concept de changement constitue l'élément-clé qui permette de faire la différence entre la stabilité et l'équilibre, de même que pour découvrir le lien organique les unissant. On peut définir le changement comme étant la modification ou l'alternance d'un réseau d'interaction existant entre deux ou plusieurs acteurs vers une situation de plus grand conflit ou de plus grande coopération. Ce changement est révélé par des actes ou des événements qui dépassent les limites des fluctuations normales ou le « champ de relations normales »[73]. Comme l'a fait Ashby[74], on peut définir quatre types de changement: *full function* – qui n'a pas d'intervalle de constance fini; *part function* – qui a des intervalles de changement et des intervalles de constance finis; *step function* – qui a des intervalles de constance finis entrecoupés par des tensions ponctuelles; *null function* – qui ne présente aucun

70. G. LISKA, *op. cit.*, p. 13.
71. D.G. PRUITT, « Stability and Sudden Change in Interpersonal and International Affairs », *Journal of Conflict Resolution*, XII, mars 1969, pp. 20, 23-24 et 36-37.
72. Le traité de Michael Haas sur le conflit international, par exemple, contient un appendice de 23 pages donnant les « Définitions des Concepts » où n'apparaît pas le concept d'équilibre.
73. E.E. AZAR, « Conflict Escalation and Conflict Reduction in an International Crisis: Suez, 1956 », *Journal of Conflict Resolution*, 16, juin 1972, pp. 183-201; E.E. AZAR *et al.*, « A System for Forecasting Crisis: Findings and Speculations about Conflict in the Middle East », *International Interactions*, 3, 1977, pp. 196-197 et 207.
74. W.R. ASHBY, *op. cit.*, p. 87.

changement pendant toute la période d'observation. Il peut également se produire un changement dans la structure d'un système, c'est-à-dire une augmentation ou une diminution du nombre d'acteurs et/ou une modification de la distribution du pouvoir entre les acteurs.

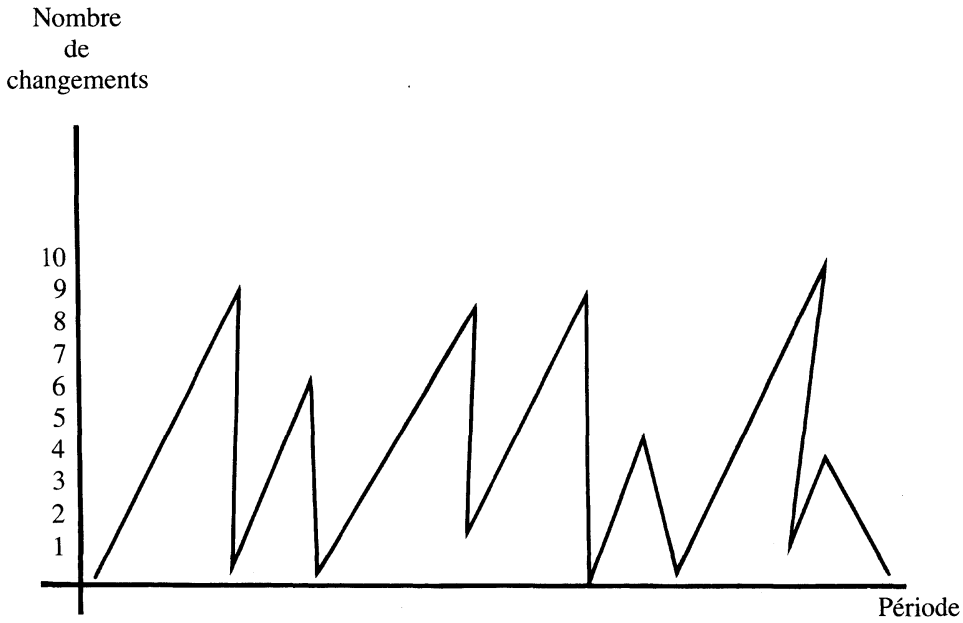
La stabilité peut être définie comme étant un changement à l'intérieur de limites données. L'instabilité correspond au changement qui dépasse le champ de fluctuations normales. Ces concepts peuvent être rendus opérationnels en mesurant la quantité (le nombre) de changement(s) qui se produit dans la structure d'un système, dans son processus ou les deux, qui va de l'absence de changement à un grand nombre de changements. Ce continuum révèle les degrés de stabilité. L'absence de changement indique une stabilité pure, et la présence de changements un certain degré d'instabilité. Tout système peut donc être qualifié de stable ou d'instable. L'instabilité du système international peut être illustrée par un changement du volume d'interaction inhérent à des phénomènes comme les guerres ou les crises impliquant des acteurs essentiels. La présence de l'un de ces processus peut également provoquer un changement structurel et accentuer ainsi l'instabilité systémique.

L'équilibre peut être défini comme étant l'état fixe d'un système, où le changement se situe en dessous du seuil de réversibilité. Le déséquilibre marque un changement se situant au-delà du seuil de réversibilité. Ceci donne aux notions d'équilibre et de déséquilibre un sens plus large que ne possède la notion d'équilibre du pouvoir, une expression largement utilisée dans les écrits consacrés à la politique mondiale en guise de synonyme du concept d'équilibre. Ces concepts peuvent être rendus opérationnels en terme de qualité (importance) d'un changement de structure, de processus ou les deux, qui va de la réversibilité totale à l'irréversibilité totale. Ce continuum révèle les degrés d'équilibre. Un changement graduel et progressif entraîne un état d'équilibre qui n'affecte pas l'ensemble du système. Un changement de rythme (irréversible) indique un déséquilibre, qui mène inévitablement à la transformation du système, c'est-à-dire à un changement des acteurs principaux et/ou de la distribution du pouvoir entre eux. Le nouveau système, dont les propriétés diffèrent de façon significative de celles du système précédent, marque un nouvel équilibre, qui se caractérise par des changements réversibles et intrinsèques de ce système. Ces attributs systémiques se retrouvent à la Figure 1 ci-dessous.

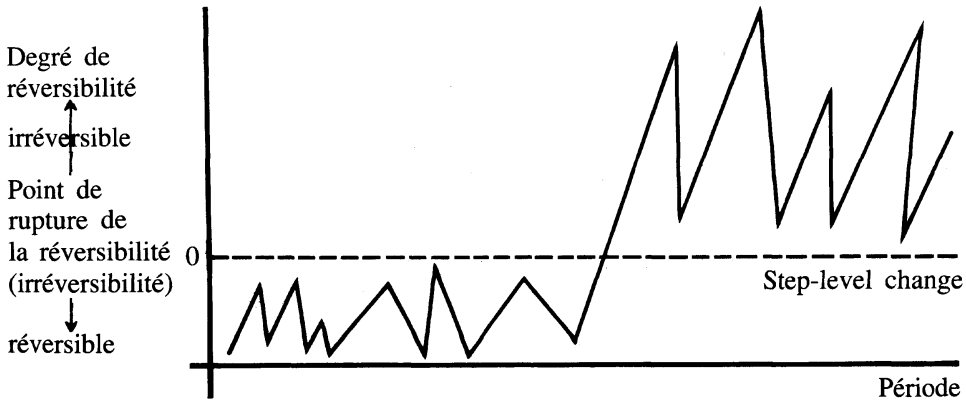
Chaque système fonctionne suivant des règles du jeu implicites ou explicites. Plusieurs systèmes internationaux permettent le recours à la violence, le considérant comme un instrument de « management » de la crise, sa légitimité découlant du principe de souveraineté des acteurs internationaux. Ceci apparaît très clairement dans le droit à l'auto-défense individuelle et collective, reconnu par les institutions internationales du système d'équilibre du pouvoir (la Société des Nations) et du système bipolaire (les Nations Unies) du vingtième siècle. Une violence qui dépasse les limites d'un champ de fluctuations normales, même lorsqu'elle est légitimée par les « règles du jeu », constitue, à nos yeux, une situation d'instabilité mais pas de déséquilibre, à moins que cette violence ne porte atteinte à la structure du système. De graves distorsions dans la structure d'un système, dans son processus ou les deux, peuvent, ou non, entraîner le déséquilibre. Donc, le déséquilibre, *ipso facto*,

Figure 1
Stabilité et équilibre

A. Stabilité: Quantité (nombre) de changements



B. Équilibre: Qualité (type) de changements



indique un haut degré d'instabilité, mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Cette relation potentielle fut mise à jour par Keohane:

> une « distorsion » [*i.e.* instabilité] *per se* – l'augmentation de la température dans une pièce où il y a l'air climatisé, la montée d'un seul État puissant dans un système d'équilibre du pouvoir, ou une forte augmentation des prix causée par une hausse soudaine de la demande – ne signifie pas qu'un système soit en état de déséquilibre; elle teste plutôt cette hypothèse en nous permettant de voir s'il se produira des ajustements. Le système de climatisation ramènera-t-il la température à son niveau normal, des coalitions se formeront-elles pour faire échec à la puissance de l'État qui monte, verra-t-on apparaître de nouvelles sources d'approvisionnement en réponse à l'augmentation des prix? Un système n'est en déséquilibre... que lorsque les 'forces jouant en faveur du rétablissement de l'équilibre' [une expression employée par Arrow dans un débat sur le concept d'équilibre] ne se manifestent pas. Un système de climatisation qui élève la température d'une pièce à 100 degré F.; un phénomène de regroupement du côté du plus fort qui mène à l'hégémonie d'une seule puissance; des prix qui augmentent considérablement et de façon continue sans l'arrivée de nouveaux approvisionnements – constituent des indications d'un état de déséquilibre[75].

On peut identifier d'autres relations (*linkages*). Le tableau I présente quatre « états d'un système », en donne des illustrations et souligne la résultante systémique.

En résumé, nous avons procédé jusqu'ici à l'évaluation des différentes approches consacrées aux systèmes internationaux. Nous avons proposé une définition révisée à partir de six composantes systémiques – les acteurs, la structure, le processus, les limites, le contexte et l'environnement. De plus, les deux attributs systémiques fondamentaux – la stabilité et l'équilibre – ont été redéfinis et les liens qui les unissent spécifiés. Nous avons donc complété la double tâche d'identification et de différenciation des systèmes. Nous aborderons maintenant le concept de crise systémique, à l'intérieur d'un système donné et en tant que catalyseur de la transformation systémique. Nous en proposerons une nouvelle définition qui intégrera les propriétés systémiques étudiées jusqu'ici.

III – LA CRISE SYSTÉMIQUE

Les définitions qui ont été données de la crise systémique reposent sur des concepts qui appartiennent à la littérature sur les systèmes et les sous-systèmes internationaux. Ces concepts peuvent être ramenés sous deux types: 1) processus; 2) interaction–structure intégrées.

Les définitions qui font appel au processus considèrent la crise systémique comme un point de rupture où survient une période exceptionnellement intense d'interactions conflictuelles. Selon McClelland,

75. R.O. KEOHANE, Lettre à l'auteur, 1981.

TABLEAU I
Les relations entre les attributs systémiques

	ÉQUILIBRE		DÉSÉQUILIBRE
STABILITÉ	Aucun changement, ou peu de changements réversibles, que ce soit dans la structure ou le processus, donc aucune conséquence sur l'ensemble du système	A	Un petit nombre de changements irréversibles de la structure ou au sein du processus, qui entraînent la transformation du système
	Les coalitions fondées sur l'idéologie, dans un système bipolaire et les réseaux d'alignement souples, dans un système d'équilibre du pouvoir, préservent les structures existantes	B	Disparition d'un acteur important du bloc qui entraîne un relâchement au sein du bloc et un changement fondamental dans la polarité du système
	Le système demeure inchangé	C	Le système s'est transformé: nouvel équilibre
INSTABILITÉ	Beaucoup de changements, mais des changements réversibles, de la structure, du processus, ou des deux, qui n'entraînent pas de transformation du système	A	Plusieurs changements irréversibles de la structure, du processus ou des deux qui entraînent la transformation du système
	Guerres limitées dans un système multipolaire ou bipolaire	B	Guerre mondiale – qui est susceptible d'entraîner la destruction de la structure existante, qu'il s'agisse d'un système multipolaire ou bipolaire
	Le système demeure inchangé: l'équilibre est maintenu, la stabilité restaurée	C	Le système s'est transformé: nouvel équilibre, nouvelle stabilité

Code: A – État du système
B – Illustration
C – Résultat systémique

> une crise est, en quelque sorte, un « changement d'état » dans le flux des actions politiques internationales... Les crises internationales aiguës se comprennent comme de brèves explosions qui caractérisent par une quantité et une intensité d'événements inhabituelles[76].

Ailleurs, il définit une crise comme « une manifestation inhabituelle des flux d'activités entre les participants ». Mieux encore, au cours d'une crise « une

76. C.A. McCLELLAND, « Access to Berlin: the Quantity and Variety of Events, 1948-1963 », *in* J.D. SINGER (Ed.), *Quantitative International Politics: Insights and Evidence*, New York, Free Press, 1968, pp. 160-161.

interaction prendra probablement (la forme de conséquences sur la) stabilité de l'équilibre du système, ou de perturbation du cours normal des activités mettant les acteurs en relation... »[77]. De la même façon, Azar définit une crise en terme d'interactions se situant au-dessus du seuil d'un « champ de relations normales » (*normal relations range*, NRR): « Un niveau d'interactions se situant au-dessus du seuil critique élevé existant pendant plus qu'une courte période de temps signifie l'apparition d'une situation de crise »[78]. Ces définitions ont tendance à mettre l'accent sur différentes phases du comportement conflictuel entre état, à identifier différents types d'activité, à mesurer le sens et la rapidité du changement de comportement, et à localiser les modifications qui indiquent des changements au sein des processus d'interaction.

Les recherches fondées sur ces définitions ont une grande valeur descriptive. Des concepts ont été rendus opérationnels[79], et des échelles ont facilité le classement de différents groupes de comportement[80]. Les principales faiblesses de ces recherches sont d'ordre analytique. La logique suivant laquelle il serait possible d'identifier le début et la fin d'une crise n'était pas clairement exposée. Les changements se produisant au niveau du processus n'étaient pas reliés au concept de structure. Aucune tentative n'était faite pour découvrir les causes et les conséquences des crises systémiques. Il en résulta une série d'études plus utiles pour leurs résultats empiriques que pour leur contribution à la compréhension du phénomène de crise systémique[81].

Les définitions que l'on peut classer par l'appellation interaction–structurelle combinée considèrent une crise systémique comme une situation qui se qualifie par un changement fondamental dans les processus, changements susceptibles d'affecter les variables structurelles d'un système. Selon Hermann,

77. *Ibid.*, « Comment », *in* C. HERMANN, *International Crises*, New York, Free Press, 1972, pp. 6 et 7.
78. E.E. AZAR, « Conflict Escalation and Conflict Reduction in an International Crisis: Suez, 1956 », *art. cit.*, p. 184.
79. E.E. AZAR, « Ten Issues in Events Research », *in* AZAR et J.D. BEN-DAK (ed.), *Theory and Practice of Events Research*, New York, Gordon and Breach, 1975, pp. 1-17; E.E. AZAR, R. BRODY et C.A. MCCLELLAND, « International Events Interaction Analysis: Some Research Considerations », Beverly Hills, Sage Professional Papers in International Studies, 02-001, 1972.
80. E.E. AZAR *et al.*, « A System for Forecasting Crisis... », *op. cit.*; W.H. CARSON, *Conflict and Cooperation in East-West Crises*, thèse de doctorat, Harvard 1970; MCCLELLAND, 1969; R. TANTER, « Dimensions of Conflict Behavior Within and Between Nations, 1958-1960, *Journal of Conflict Resolution*, 10, 1966, pp. 41-64.
81. Par exemple, E.E. AZAR, « Conflict Escalation and... », *op. cit.*; P.M. BURGESS et R.W. LAWTON, *Indicators of International Behavior: An Assessment of Events Data Research*, Beverly Hills, Sage Professional Papers, International Studies Series, vol. 1, 1972; W. ECKHARDT et E.E. AZAR, « Major World Conflict and Interventions, 1945-1975 », *International Interactions*, 5, 1, 1978, pp. 75-110; C.A. MCCLELLAND, « Access to Berlin... » *op. cit.*, et « Comments », *op. cit.*; S. PETERSON, « Research on Research: Events Data Studies, 1961-1972 », *in* Patrick J. MCGOWAN; (ed.), *Sage International Yearbook of Foreign Policy Studies*, vol. 3, Beverly Hills, Sage, 1975; R. TANTER, *Modeling and Managing International Conflicts: The Berlin Crises*, Beverly Hills, Sage Library of Social Research, 6, 1974; J. WILKENFELD *et al.*, « Conflict Interactions in The Middle East, 1949-1967, *Journal of Conflict Resolution*, 16, juin 1972, pp. 135-154.

> Dans tout système politique international donné, les variables critiques doivent être contenues à l'intérieur de certaines limites, sinon l'instabilité du système sera considérablement augmentée – peut-être même jusqu'au point où un nouveau système sera formé. Une crise survient lorsqu'il se produit une situation qui perturbe le système ou une partie du système (*i.e.* un sous-système)... [82].

Young est également de cette opinion:

> une crise en relations internationales est un processus d'interaction qui se produit à des niveaux d'intensité perçue plus élevés que le flux habituel d'événements et qui a... des conséquences importantes sur la stabilité d'un système ou d'un sous-système... [83]

Intégrer le concept de structure à une définition fondée sur celui de processus, constitue un bon point de départ pour l'analyse, puisque cela permet de spécifier les conditions nécessaires et les conséquences des situations de crise. Cependant, il existe une limite importante à cette approche – le concept crucial de structure se prête peu à l'opérationnalisation. Il en résulte des études théoriques demeurant à un niveau d'abstraction élevé, qui n'ont pas été suivies de recherches empiriques. La promesse de parvenir à un niveau de conceptualisation supérieur reste donc à remplir. Cependant, par son utilisation de la composante dynamique de l'interaction et l'importance accordée aux conséquences structurelles, cette définition de la crise systémique est la meilleure qui soit à l'heure actuelle.

Pour un autre groupe d'acteurs, parmi lesquels se trouvent Kaplan, Pruitt, Waltz et d'autres, les systèmes sont caractérisés par des périodes normales d'équilibre et de stabilité qui cèdent la place à l'occasion au déséquilibre et à l'instabilité. Bien qu'on ne qualifie pas de telles situations, de façon explicite, de crises systémiques, ces transitions sont clairement reliées au concept de crise. Cependant, les partisans de cette approche, à l'exception de Kaplan, ont tendance à étudier les aspects statiques des systèmes plutôt que leurs aspects dynamiques, c'est-à-dire à concentrer leurs efforts sur les caractéristiques d'un système particulier, et non sur les transformations d'un système en un autre.

L'imbrication des concepts reliés aux niveaux de l'acteur (micro) et celui du système (macro) constitue un problème commun aux définitions de la crise systémique. Young fit cette erreur; il définit une crise systémique comme « des situations perçues par les participants comme étant beaucoup plus compétitives que ne l'est habituellement la politique internationale... ». De plus, il souligne qu'« une crise se rapporte à la probabilité qu'éclate une violence à grande échelle », affirmation qui « se rapporte explicitement aux perceptions subjectives relatives à la perspective de l'éclatement de la violence plutôt qu'à une évaluation plus objective de la probabilité du déclenchement de la violence » [84]. Les douze dimensions génériques d'une crise définies par Wiener et Kahn constituent un autre exemple frappant [85]. Elles

82. D.C. HERMANN, *op. cit.*, p. 411.
83. O.R. YOUNG, *The Politics of Force*, Princeton, Princeton University Press, 1968, p. 15.
84. O.R. YOUNG, *The Politics of Force*, *op. cit.*, pp. 10 et 14.
85. A.J. WIENER et H. KAHN (ed.), *Crisis and Arms Control*, New York, Hudson Institute, 1962.

comprennent des indicateurs de niveau systémique, tel le point tournant au cours d'une série d'événements, une nouvelle configuration de la politique internationale à la suite d'une crise, et des changements dans les relations entre acteurs. Elles comprennent également des indicateurs relevant du niveau de l'acteur: la perception d'une menace à l'endroit des objectifs d'un acteur; un sentiment d'urgence, de stress et d'anxiété chez les décideurs; la brièveté du « temps décisionnel » et ainsi de suite. Une définition de niveau systémique du concept de crise ne devrait pas utiliser de composantes se rattachant aux éléments du système, comme la perception, le stress et les valeurs.

En résumé, les définitions actuelles de niveau systémique de la crise sont entachées d'un bon nombre de faiblesses:

1. Elles ne se situent pas véritablement en continuité au courant littéraire principal sur les systèmes et les sous-systèmes, *i.e.* qu'elles n'intègrent pas tous les concepts-clés – le changement au sein des interactions, le type de structure, le degré de déséquilibre, et l'instabilité.

2. Les définitions de niveau systémique de la crise servent mieux des fins descriptives qu'analytiques. Ces définitions mettent clairement l'accent sur les processus d'interaction mais ne contribuent guère à en expliquer l'origine et les conséquences sur les propriétés d'un système.

3. Si on a fréquemment combiné les concepts reliés à l'unité et au système, peu de tentatives ont été faites en vue de relier entre elles les définitions des deux niveaux de la crise[86]. Les deux principales approches retenues dans la recherche sur le concept de crise n'ont pas convergé et les résultats auxquels elles ont mené n'ont été, au mieux, que partiels.

Afin de surmonter ces faiblesses, nous proposons une nouvelle définition du concept de crise systémique fondée sur les propriétés systémiques dont il a été question dans la première partie de cet article. Une crise systémique peut être définie comme un changement de situation au sein d'un système international, caractérisé par trois conditions individuellement nécessaires et collectivement suffisantes:

1) une ditorsion du type d'interactions pertubatrices, et une augmentation de leur intensité;
2) une menace à la structure établie du système; et
3) une période de temps limitée entre la distorsion du système et son adaptation.

Cette définition ne se rapporte qu'aux crises systémiques du secteur d'action militaire-sécurité (guerre-paix). Les conditions 1) et 2) traduisent une hausse plus élevée que la moyenne de l'intensité des interactions et de la tension qui s'exerce sur la structure du système, et la condition 3) dénote une période de temps plus courte que la moyenne entre la distorsion et l'adaptation. Par moyenne, nous

86. J.M. McCormick, « International Crises: A note on Definition », *Western Political Quarterly*, 1978, pp. 352-358; R. Tanter, « International Crisis Behavior: An Appraisal of the Literature », *Jerusalem Journal of International Relations*, 3, hiver-printemps 1978, pp. 340-374.

entendons les fluctuations normales dont il a été question plus haut, c'est-à-dire des fluctuations qui ne vont pas au-delà de « l'état stable » du système. La crise systémique comprend le changement. On reconnaît que le changement systémique ne se produit pas exclusivement par des bonds ou de brutales hausses de tension; il peut résulter d'un agrégat ou d'une accumulation d'événements. Toutefois, un changement de ce type résulte d'un phénomène autre que la crise.

La définition présentée ici spécifie le changement qui se produit dans les composantes du système, le processus et la structure. De cette façon, elle nous permet de distinguer trois phases d'une crise systémique – la phase antérieure à la crise, la crise, et la phase postérieure à la crise. Notre définition est également reliée aux attributs du système, la stabilité et l'équilibre, car ces conditions sont l'indice d'une modification de l'état du système, de stable-équilibré à instable-équilibré, stable-déséquilibré ou instable-déséquilibré, comme l'a montré le tableau I. De façon schématique:

• peu de distorsions au sein du processus ou peu de menaces à la structure du système sont l'indice d'un faible degré d'instabilité, alors que beaucoup de changements dénotent un haut degré d'instabilité; les distorsions mineures (réversibles) du processus ou des menaces mineures à la structure indiquent l'équilibre du système, alors que des changements majeurs (irréversibles) indiquent le déséquilibre;

• l'instabilité, définie comme étant un changement allant au-delà d'une échelle de fluctuations normales mais restant à l'intérieur de certaines limites, se retrouve dans toutes les crises systémiques ce qui n'est pas le cas pour le déséquilibre, c'est-à-dire le changement irréversible.

Les trois conditions de la crise et les interrelations entre les propriétés systémiques peuvent être illustrées par la crise du blocus de Berlin de 1948-1949. La tension entre les puissances occidentales et l'Union soviétique était focalisée sur la question de l'Allemagne occupée. L'accord de Potsdam de 1945 avait divisé l'Allemagne en quatre zones mais avait prévu qu'elles devraient être traitées comme une seule entité économique sous le contrôle du Conseil de contrôle allié. Le 7 juin 1948, les trois puissances occidentales rendirent publiques les recommandations de la Conférence de Londres de mars 1948 (à laquelle l'Union soviétique n'avait pas été conviée), proposant la fusion de leurs zones en Allemagne. Ce geste de type conflictuel brisa le consensus Est-Ouest existant, quoique fragile, sur l'Allemagne, et déclencha plusieurs changements qui se succédèrent rapidement. L'Union soviétique riposta le 24 juin en bloquant tous les moyens de transport occidentaux pour entrer et sortir de Berlin. Le président Truman contre-attaqua le 26 juin en ordonnant d'intensifier le pont aérien établi deux mois plus tôt avec Berlin, et poursuivit la mise en oeuvre des plans destinés à réinsérer l'Allemagne au sein de l'Europe occidentale. Ces événements marquent un changement dans le réseau d'interactions, qui passe d'une faible à une grande instabilité. Les négociations entre les acteurs de la crise commencèrent le 2 août 1948. Les quatre puissances occupantes arrivèrent à un consensus informel sur l'avenir de l'Allemagne le 21 mars 1949. Un accord rendant formelle la partition de l'Allemagne fut signé le 12 mai. Ces événements marquèrent l'adaptation du système, le dernier événement marquant la fin de la crise de Berlin.

L'exemple de la crise de Berlin de 1948, illustre également les liens existant entre les conditions de la crise et les attributs du système que sont l'équilibre et la stabilité. Les deux premières conditions postulent une augmentation de la quantité de distorsions. Par conséquent, toute crise systémique génère un certain degré d'instabilité. Dans le cas de Berlin, il y eut une augmentation des interactions conflictuelles entre les puissances occidentales et l'URSS; l'instabilité est manifeste entre le 7 juin 1948 et le 12 mai 1949.

Les changements, au cours des crises systémiques, varient en qualité et en quantité: dans certains cas ils sont réversibles, dans d'autres ils sont irréversibles. Il se manifeste ainsi dans ce dernier cas un certain degré de déséquilibre annonciateur d'une transformation du système. Les distorsions qui se produisirent au cours de la crise de Berlin de 1948-1949 marquèrent un changement d'échelon dans les niveaux affectés; ni le réseau d'interaction ni la structure du système dominant de politique mondiale de l'époque ne furent les mêmes avant et après la crise. L'accord du 12 mai 1949 illustre cet aspect. L'accord laissa l'Allemagne divisée, jetant les bases de deux nouveaux acteurs internationaux, la RFA et la RDA, et entraîna un changement de l'équilibre du pouvoir entre les superpuissances. Qui plus est, le réseau d'interactions entre les puissances occidentales et l'Union soviétique après l'accord sur Berlin se révéla substantiellement différent de celui de l'occupation de l'Allemagne par les quatre puissances – les États-Unis, l'URSS, la Grande-Bretagne et la France. Pendant la crise de Berlin, le système était dans un état du type « instable-déséquilibré ». Ainsi il contribua à catalyser la transformation du système de bipolarité embryonnaire (1945-1948) à un système de bipolarité rigide.

Le tableau II résume les événements critiques marquant le passage entre les phases de la crise, ainsi que l'ensemble des liens qui relient les conditions de la crise et les attributs systémiques (équilibre et stabilité).

Notre analyse a jusqu'ici porté exclusivement sur le niveau systémique. Nous avons donné des définitions revisées ou de nouvelles définitions du système international, du sous-système, des composantes du système, des attributs du système, et de la crise systémique. Dans la prochaine partie, nous abordons le problème du niveau d'analyse de la crise, en reliant ces concepts à celui de la crise envisagée dans la perspective de l'unité systémique. Nous nous retrouvons ainsi confrontés à la question cruciale du changement systémique.

IV – LES INTERRELATIONS (*LINKAGES*) UNITÉ-SYSTÈME

Dans tous les domaines de la connaissance, il y a plusieurs niveaux d'analyse, chacun ayant ses propres concepts, ses propres avenues de recherche et ses méthodologies propres. Chaque niveau d'analyse met en lumière un segment du savoir au sein d'une discipline, mais pas plus. Faire la lumière sur une partie seulement d'un tout constitue déjà une réussite admirable. Cependant, le défi ultime consiste à lier les découvertes effectuées à tous les niveaux pour faire du tout et de ses parties un ensemble qui permette une appréhension optimale de l'univers total de la connaissance d'un domaine.

TABLEAU II
Crise systémique et propriétés des systèmes: Berlin 1948-1949

	Composantes du système		Attributs du système	
Phase de la crise	**Interactions**	**Structure**	**Stabilité**	**Équilibre**
Antérieure à la crise	Les interactions entre les puissances qui occupent l'Allemagne se situent au sein d'un registre normal de relations	bipolarité embryonnaire	stable	équilibre
Crise (7 juin 1948 – 21 mars 1949)	Augmentation rapide des interactions conflictuelles (irréversibles) entre l'URSS et les puissances occidentales	menace grave à la structure existente	instable	déséquilibre
Postérieure à la crise (21 mars – 12 mai 1949)	Baisse des interactions conflictuelles et arrangement entre les acteurs de la crise	bipolarité rigide	stable	équilibre (nouveau)

Cette perspective découle de la conviction qu'il ne sert à rien de se limiter à l'étude et à la critique d'un seul niveau d'analyse, tout comme est faussé le débat méthodes quantitatives *versus* méthodes qualitatives, en ne reconnaissant pas leur rôle légitime respectif. L'examen des deux niveaux d'analyse – l'acteur et le système – nous permettrait d'aller au-delà de la situation que révèle la fable des aveugles et de l'éléphant. Comme l'a dit North dans sa réponse à la critique que faisait Jervis des études de Stanford (1967),

> En tant que chercheurs et futurs théoriciens en relations internationales, nous pouvons tirer au moins trois leçons de la vieille fable des aveugles et de l'éléphant. La première est qu'il y avait vraisemblablement un éléphant [crise]; la seconde est que chacun des investigateurs tâtonnants [aux niveaux de l'acteur et du système], malgré des limites sensorielles et conceptuelles, touchaient du doigt une part de la réalité; et la troisième est que s'ils avaient baissé le ton et s'étaient employés à établir des comparaisons, les aveugles auraient pu – tous ensemble – s'approcher beaucoup plus de la vérité[87].

87. NORTH, 1967, p. 394.

C'est dans cet esprit que nous nous consacrons maintenant à la tâche importante qui consiste à faire le lien entre les niveaux d'analyse unitaire (micro) et systémique (macro) de la crise, de façon conceptuelle et empirique.

À partir du début des années 1960, un courant important de la recherche s'est consacré au comportement de l'État en situation de crise internationale, en contrepartie aux études des interactions conflictuelles entre États rivaux[88]. Ces recherches ont fait appel, comme il se doit, à des définitions, des cadres conceptuels et des techniques d'analyse différents. Cet article souligne les points de convergence des deux niveaux d'analyse et de leurs conséquences respectives, tout en maintenant une distinction très nette entre les deux. Cette différence se retrouve dans les définitions conceptuelles, dans les spécifications opérationnelles et dans l'objet de la recherche.

Une crise se situant au niveau de l'unité du système repose sur des perceptions, alors qu'une crise systémique est objective. En d'autres termes, l'image constitue l'objet de recherche de la première, alors que le centre d'intérêt de la crise systémique est la réalité et les interactions. Il n'y a pas de relation univoque entre les crises de l'unité et du système: la première ne survient que pour un État; la seconde surgit de l'existence d'une distorsion dans le réseau d'interactions mettant en relations deux ou plusieurs adversaires systémiques.

Nous avons déjà donné une définition de la crise systémique. Si l'on se place dans la perspective d'un seul État, une crise est une situation où se retrouvent trois conditions nécessaires et suffisantes, qui découlent d'un changement dans son environnement externe ou interne. Les trois se réfèrent à la perception des principaux décideurs:

a) une menace à l'endroit de valeurs fondamentales, accompagnée simultanément ou subséquemment de
b) la forte probabilité d'engagement dans un conflit armé, et la conscience d'une
c) période de temps limitée pour réagir à la menace qui s'exerce de l'extérieur sur les valeurs[89].

Au niveau de l'unité, on retrouve les acteurs de la crise, c'est-à-dire les États dont les décideurs perçoivent les trois conditions d'une crise. Chaque condition a sa contrepartie au niveau systémique. Le tableau III illustre le parallélisme des concepts.

À la composante menace correspondent les valeurs des dirigeants et la structure du système. Les valeurs fondamentales comme l'existence, l'influence dans le système global et/ou le système régional, l'intégrité territoriale, le bien-être économique et d'autres, constituent les fondements, au niveau de l'unité du système, sur

88. HOPPLE et ROSSA, 1980; HOLSTI, 1980, TANTER, 1975, 1978.
89. La crise définie ici se rapporte au secteur d'action relié aux aspects militaire-sécurité (guerre-paix). Cependant, des points de rupture peuvent se produire dans n'importe quel domaine de la politique étrangère et l'étude des crises internationales qu'elles soient politiques, économiques ou à propos d'un statut peut aboutir à des résultats tout aussi intéressants. Dans ces derniers cas, des changements adéquats doivent être apportés à la seconde condition indiquée plus haut.

TABLEAU III
Composantes des niveaux de l'unité et systémique

Niveau de définition / Composante	Niveau de l'unité (perception)	Niveau systémique (réalité)
Menace	Menace à propos de valeurs fondamentales	menace à la structure du système
Période de temps	Temps de décision limité	Période limitée entre la distorsion du système et son adaptation
Violence	Augmentation de la probabilité de l'éclatement d'une guerre	Augmentation des interactions perturbatrices

lesquels reposent les objectifs et le comportement de politique étrangère. C'est sur ces éléments que reposent les décisions et les actions des États. De la même façon, au niveau du système, la structure constitue le cadre propice à la continuité des processus d'interaction. Une menace s'exerçant au niveau de l'unité traduit les perceptions (subjectives) des décideurs. Une menace considérée au niveau systémique signifie une possibilité (objective) de changement de la structure. Une menace qui s'exerce sur la structure peut ou non se matérialiser, comme une menace qui pèse sur les valeurs fondamentales peut ou non se réaliser.

Dans le cas de la crise de Berlin de 1948-1949, la menace pesant sur l'influence soviétique et américaine dans le système international fut suivie d'une augmentation des interactions conflictuelles. Cette distorsion constitua une menace s'exerçant sur la structure existante du système, soit le nombre d'acteurs (la question d'une Allemagne unifiée) et sur la distribution du pouvoir entre les superpuissances résultant de la crise.

Une augmentation des interactions perturbatrices constitue la contrepartie systémique d'une augmentation de la probabilité perçue d'un conflit armé. En prenant toujours l'exemple de la crise de Berlin, les données événementielles sur l'activité conflictuelle présentée sous forme de chronologie événementielle[90] peuvent être utilisées pour repérer les changements qui surviennent dans les processus interactifs. Elles peuvent aussi être reliées à la façon dont ces gestes hostiles affectent les valeurs fondamentales telles que les conçoivent les dirigeants.

Le facteur temps est crucial pour les deux niveaux d'analyse. La période de temps circonscrite entre la distorsion et l'adaptation constitue la contrepartie systémique du temps de décision limité du niveau de l'unité, soit le temps limité disponible pour prendre toutes les décisions nécessaires pour faire face à la menace, du début à la fin de la crise. Au niveau systémique, les distorsions se succèdent plus ou moins rapidement, ce qui implique une surcharge de tension dans les mécanis-

90. W.H. CARSON, *op. cit.*; R. TANTER, *Modelling and Managing International Conflicts: The Berlin Crises*, *op. cit.*

mes de défense du système. La période au cours de laquelle ces distorsions vont se dérouler est limitée en ce sens que sa durée est associée aux conséquences systémiques. Étant données des distorsions identiques, plus la crise sera longue, plus la capacité d'adaptation et de défense du système sera grande. Cette dernière propriété diminuera par la suite l'impact sur les conséquences de la crise systémique. Au niveau de l'unité, la durée limitée fait référence à la période au cours de laquelle les décideurs estiment qu'ils doivent réagir à la menace posée par l'événement déclencheur. Le sentiment d'urgence accroît leur stress, la contrepartie, au niveau de l'unité, de la surcharge du système.

On peut donc considérer une crise en termes macroscopiques et microscopiques. Alors que la première perspective met en scène l'ensemble du système, la seconde s'attache à chacun des acteurs de la crise. Il se produit des changements de situation qui n'amèneront qu'un seul État à se percevoir en situation de crise, c'est-à-dire des actes posés par un (ou plusieurs) État(s) qui déclenche chez un seul acteur la perception d'une menace, d'une urgence et de la possibilité d'une guerre; ce fut le cas par exemple du rassemblement des manifestants indiens à la frontière du Goa en 1955, qui créa une crise pour le Portugal. Dans d'autres cas, deux ou plusieurs États se retrouvent en situation de crise à propos d'un même problème, comme ce fut le cas des puissances occidentales et de l'URSS pour Berlin en 1948-1949, 1959 et 1961.

La relation existant entre les concepts rattachés au niveau de l'unité et les concepts de niveau systémique reliés au phénomène de la crise peut être illustrée de deux façons: lorsque tous les acteurs vivent une crise sur une même période de temps; et lorsque leurs crises se chevauchent mais sur des périodes différentes. Pour établir cette relation, il est nécessaire d'éclaircir les concepts dynamiques et statiques des deux niveaux d'analyse. Les premiers se rapportent aux concepts d'escalade/désescalade au niveau de l'acteur, et de distorsion/adaptation au niveau du système. Les seconds font appel aux notions de déclenchement et de point de rupture/point d'arrivée respectivement. Le tableau IV présente ces concepts.

TABLEAU IV
Les concepts statiques et dynamiques de la crise

Niveau de la crise / Nature du concept	Unité	Système
Statique	déclencheur/conclusion	point de rupture/ point d'arrivée
Dynamique	escalade/désescalade	distorsion/adaptation

Au niveau de l'unité systémique, un déclencheur, un acte statique, se définit comme le catalyseur d'une crise. Lors de la crise de Berlin de 1948-1949, le déclencheur de la crise soviétique fut, nous l'avons dit, la publication, le 7 juin

1948, par les puissances occidentales des recommandations de la Conférence de Londres du mois de mars. Le déclencheur, du côté des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France, fut la décision soviétique du 24 juin de bloquer tous les moyens de transport occidentaux pour entrer et sortir de Berlin. Si l'on se place dans la perspective d'un processus dynamique, un déclencheur indique une escalade dans la perception de la menace, dans le sentiment d'urgence et dans la probabilité de l'éclatement d'une guerre.

La fin d'une crise, au niveau de l'unité systémique, se définit comme le moment où les perceptions que se font les dirigeants de la menace, de l'urgence et de la probabilité de l'éclatement d'une guerre reviennent au niveau où elles se situaient avant le déclenchement de la crise[91]. Dans le cas de la crise de Berlin, la date marquant la fin de la crise fut, pour chacune des quatre puissances, le 12 mai 1949, alors que fut signé un accord considérant l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est comme des entités séparées. Les événements déclencheurs ne coïncidèrent donc pas pour les divers acteurs alors que la date de conclusion de la crise fut la même pour tous. En termes de processus dynamique, la conclusion, pour les acteurs de la crise, indique la désescalade finale dans la perception de la menace, de l'urgence et de la probabilité d'une guerre ressentie au cours d'une crise.

Des notions parallèles existent au niveau systémique, le point de rupture et le point d'arrivée, en contrepartie des concepts de déclencheur et de conclusion. Un point de rupture est une perturbation du système provoquée par le début d'une crise chez un acteur. Une crise systémique survient à partir d'un événement « critique » initial, tel le défi posé par les puissances occidentales à Moscou le 7 juin 1948 relativement à l'intégration de leurs zones d'occupation. En termes dynamiques, ce changement dénota une distorsion dans le réseau d'interaction Est-Ouest. De la même façon, un point d'arrivée réfère à une réduction significative de l'activité conflictuelle, ce que fut l'accord formel du 12 mai 1949 entre les quatre puissances sur l'avenir de l'Allemagne et la levée du blocus. Ce changement marque une adaptation, c'est-à-dire le passage à un niveau d'interaction moins intense que pendant la crise.

Une fois démontrée l'existence d'une crise, on en mesure la durée, du premier point de rupture jusqu'au dernier point d'arrivée ou, en se plaçant au niveau de l'unité, de l'événement–déclencheur pour le premier acteur jusqu'à l'événement–concluant pour le dernier acteur. Il est nécessaire de préciser ces concepts systémiques.

Pour que se produise le point de rupture initial, deux ou plusieurs acteurs rivaux doivent être engagés dans des interactions conflictuelles au début d'une crise systémique. Il peut s'agir de deux acteurs de la crise, ce qui se produit rarement

91. Ceci n'est pas vrai, toutefois, dans le cas des crises qui se produisent au cours d'une guerre, c'est-à-dire dans le cas de changements de situation au cours d'une guerre, changements qui déclenchent la perception d'une menace, le sentiment de l'urgence de prendre une décision et, au lieu de la probabilité d'une guerre, la perception d'un changement défavorable de l'équilibre militaire. Pour une analyse des indicateurs reliés aux crises se produisant au cours d'une guerre, voir M. BRECHER, 1977, p. 45.

puisqu'alors, l'événement–déclencheur doit se produire le même jour pour les deux pays, comme dans le cas de la crise indo-pakistanaise de 1965 portant sur le Kutch[92]. Il peut s'agir également d'un acteur de la crise et d'un adversaire qui déclenche la crise et qui en deviendra lui-même un acteur plus tard, comme dans le cas du Congo et de la Belgique lors de la crise du Congo de 1960[93]. Ou encore d'un acteur de la crise et d'un adversaire qui sera rejoint par une troisième partie au cours du processus qui les fera devenir à leur tour des acteurs de la crise, comme dans le cas des États-Unis et de l'URSS et Cuba au cours de la crise des missiles de 1962[94]. Une autre possibilité est la présence d'un seul acteur au début de la crise aux prises avec plusieurs adversaires qui deviendront simultanément, par la suite, des acteurs dans cette crise, comme ce fut le cas pour l'URSS et les États-Unis – Royaume-Uni – France lors de la crise de Berlin de 1948-1949. Pour ce qui est de l'apaisement d'une crise systémique, la très grande majorité des cas révèle qu'elle se termine simultanément pour tous ses acteurs et indique donc une adaptation simultanée du système, ce qui fut le cas des crises de Berlin, Cuba et Inde-Pakistan, mentionnées plus haut.

La distorsion et l'adaptation peuvent être graduelles ou rapides. En général, les crises systémiques se caractérisent par de multiples points de rupture, c'est-à-dire une distorsion graduelle, et par peu de points d'arrivée, soit une adaptation rapide. Il y a contraste parce que le début d'une crise systémique constitue habituellement une situation par laquelle les acteurs se défient les uns les autres selon un processus cumulatif. Les points de rupture ont donc tendance à se produire à des moments différents et la distorsion est ainsi graduelle. L'adaptation, toutefois, requiert habituellement un accord, formel ou tacite. Les points d'arrivée ont donc tendance à se produire au même moment. Cependant, tant qu'il reste un acteur en situation de crise à son niveau propre, celui de l'unité, on peut dire que la crise systémique se poursuit: l'adaptation n'est pas encore complétée. Dans tous les cas, la fin de la crise pour le dernier participant coïncide avec la fin de la crise systémique.

Les points de rupture et les points d'arrivée indiquent également l'augmentation et la réduction du nombre d'acteurs, respectivement, au cours d'une crise systémique. Chaque point de rupture indique une augmentation des interactions conflictuelles par rapport à la phase antérieure à la crise, alors que les points d'arrivée marquent l'adaptation du système. Dans une perspective qui va de l'unité

92. Le 8 avril 1965, le Pakistan se retrouva en situation de crise lorsque l'Inde attaqua la frontière contestée du Kutch. La riposte pakistanaise, une contre-attaque lancée le jour même, mit l'Inde en situation de crise. Les crises se situant au niveau des unités se transformèrent instantanément en une crise systémique.

93. L'événement déclencheur de la crise dans laquelle se retrouva la Belgique, le 5 juillet 1960, fut une mutinerie au sein de la Force publique congolaise, qui tourna rapidement en un mouvement généralisé contre les Belges et les autres résidents européens. La Belgique riposta le 8 en annonçant son intention d'envoyer des renforts militaires au Congo. Le Congo se retrouva en situation de crise deux jours plus tard lorsque les troupes belges passèrent à l'action.

94. Pour les États-Unis, la crise des missiles fut déclenchée le 16 octobre 1962 lorsque des preuves photographiques de la présence de missiles soviétiques à Cuba furent présentées au président Kennedy. La principale riposte américaine, le 22 octobre, fut la décision de bloquer le passage de tout équipement militaire offensif acheminé vers Cuba. Ce geste déclencha à son tour des crises pour l'Union soviétique et Cuba.

au système, les conséquences du couple déclencheur/conclusion sur le couple points de rupture/points d'arrivée sont immédiates et directes: un événement-déclencheur pour une unité du système indique toujours un point de rupture au niveau systémique et donc une nouvelle distorsion des interactions systémiques[95]. Dans le cas de Berlin, les événements du 7 juin et du 24 juin 1948, qui furent les déclencheurs au niveau des unités, pour l'Union soviétique et pour les puissances occidentales respectivement, constituèrent également des points de rupture immédiate de la crise systémique. Cependant, dans la perspective d'une crise qui va du système aux acteurs unités, les conséquences des points d'arrivée sur la désescalade sont immédiates et directes pour certains acteurs, mais peuvent être indirectes et prolongées pour d'autres. En d'autres termes, tous les changements se produisant au niveau systémique n'affectent pas en même temps et de la même manière toutes les unités de façon facilement identifiable. La crise de Berlin est un exemple de conséquences directes et immédiates d'un changement systémique sur la crise de l'unité: le dernier point d'arrivée systémique, le 12 mai 1949, marque la désescalade finale pour les quatre puissances. De façon générale, les crises systémiques ont des conséquences plus importantes que les crises des unités parce qu'elles comportent un double danger, pour la structure du système et pour ses acteurs, alors que les crises des unités n'affectent que les acteurs.

En résumé, une crise systémique requiert un changement de comportement de la part d'au moins deux acteurs rivaux, ce qui entraîne une intensification des interactions conflictuelles. Bien que des comportements observables soient les catalyseurs d'une crise, on peut toujours retracer l'origine perceptuelle de ces actes, qui déclenchent une crise au niveau de l'unité du système. C'est ici que se trouve le lien organique entre les deux niveaux de la crise.

CONCLUSION

Nous avons tenté dans cet article de contribuer à l'enrichissement des concepts théoriques qui servent à l'étude des relations internationales. Dans les deux premières parties, nous nous sommes livrés à une « entreprise de démolition » constructive des concepts de système international et de crise systémique. Compte tenu des limites inhérentes aux définitions qui en avaient été données, de nouvelles définitions furent proposées. Dans la dernière partie, nous avons étudié l'aspect négligé des liens entre les concepts de niveau unitaire et systémique de la crise internationale. Pour chaque composante au niveau de l'unité, nous avons identifié une contrepartie au niveau systémique.

95. Tous les points de rupture systémique constituent des points d'escalade des crises se situant au niveau des unités, mais l'inverse n'est pas vrai; il peut y avoir, et il y a habituellement, au cours d'une crise au niveau d'un État, des points d'escalade autres que l'événement déclencheur interne qui détermine sa première perception de la menace, de l'urgence et de la probabilité de l'éclatement d'une crise.

Les définitions et les concepts dont il a été question ci-dessus sont porteurs de plusieurs possibilités d'utilisation pour la recherche. Des données empiriques peuvent être rassemblées, classées et faire l'objet de comparaisons. Une typologie des crises systémiques peut être faite et servir par la suite d'indicateur de prévision des crises. Les facteurs qui sont à l'origine des crises systémiques peuvent être identifiés et classés. On peut examiner des facteurs comme le processus de prise de décision, le type de régime, la distribution du pouvoir dans le système dominant ou dans le sous-système, et d'autres attributs issus de l'État ou dérivés du système, pour expliquer la diversité dans l'apparition, le type et le résultat des crises systémiques. Enfin, la clarification des concepts reliés au système et à la crise ouvre la voie à l'accomplissement d'une tâche fondamentale, l'analyse des crises en tant que séismes internationaux, c'est-à-dire en tant que catalyseurs du changement systémique. [*Traduit de l'anglais*]